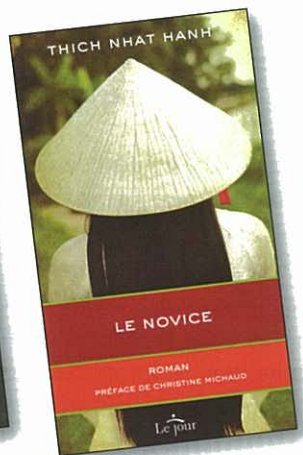
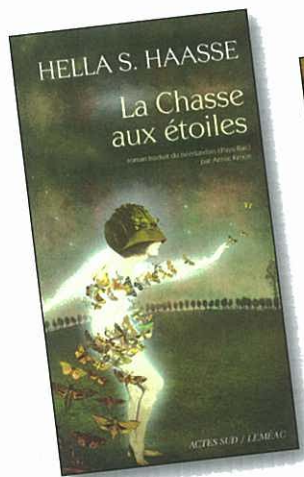


conte, roman, far-west urbain



La critique avait louangé le premier roman de Gil Adamson, *La veuve*, édité en français chez Boréal (2009). Le présent recueil confirme le talent de l'écrivaine quant à sa capacité à capter le pittoresque dans le train-train quotidien, et à caractériser ses personnages animés d'un grain de folie en dépit d'une apparente normalité.

Pierrette Boivin

Hella S. Haasse LA CHASSE AUX ÉTOILES

Trad. du néerlandais par Annie Kroon
Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2011,
301 p. ; 34,95 \$

Pour notre plus grand bonheur, les éditions Actes Sud publiaient récemment, en collaboration avec Leméac, *La chasse aux étoiles* de Hella S. Haasse. Paru en 1950 dans le journal *Het Parool* en 95 épisodes, le roman a conservé le rythme haletant du feuilleton et propose une suite d'événements tantôt cocasses, tantôt inquiétants (souvent les deux à la fois), où se côtoient l'appel du merveilleux et la grisaille du quotidien.

L'histoire commence un soir de la Saint-Nicolas alors que notre héros, Casper-Jan van der Sevensterre, reçoit une mystérieuse étoile de grenats accompagnée d'un poème. Sans famille et sans le sou, celui-ci entreprendra alors sa chasse, une chasse aux étoiles. Il sera

également, à plus d'une occasion, lui-même pris en chasse, puisque ces étoiles sont convoitées par nombre de personnages plus intrigants les uns que les autres. Or, outre le rythme effréné auquel s'enchaînent, s'entrecroisent et se dénouent les péripéties, ce qui fait de *La chasse aux étoiles* une aventure aussi palpitante, c'est peut-être d'abord Casper-Jan lui-même. D'ailleurs, telle est la manière dont il se décrit : « Je suis aventureux, intrépide, tenace, énergique, j'ai de l'imagination, de l'idéalisme et l'amour de la vérité, trois qualités généralement inconciliables, je suis intelligent, j'ai un caractère enjoué, gai, agréable... en un mot, je ne suis pas n'importe qui ».

Il est en effet fascinant d'observer, épisode après épisode, l'ingéniosité avec laquelle ce pas-n'importe-qui fait face au monde nouveau qui s'offre à lui. Généreux, à la fois rêveur et pragmatique, porté par un inébranlable amour de la liberté, il ne cessera de défier « l'instinct moutonnier » des hommes afin de repousser les limites du possible.

Aussi cette chasse aux étoiles, qu'il semble prendre un tel plaisir à nous raconter, devient-elle une sorte de conte pour adultes. Le récit, son souffle, nous font revivre le bonheur puéril des samedis matin de dessins animés, le plaisir qu'on éprouvait, enfant, à se laisser bercer par les histoires qui nous étaient contées. Et rien n'est plus rassurant que de cons-

tater que cette joie et cet abandon soient encore à notre portée – souvent lointains, souvent introuvables, parfois oubliés... mais jamais tout à fait morts.

L'auteure, décédée il y a peu de temps, ne pouvait rêver d'un plus bel héritage à laisser.

Alexandre Lizotte

Thich Nhat Hanh LE NOVICE

Le Jour, Montréal, 2012, 126 p. ; 19,95 \$

L'histoire se déroule il y a deux siècles, à l'époque où les temples vietnamiens n'acceptaient que les hommes pour l'ordination monastique. La jeune Kinh, qui désire plus que tout au monde se consacrer à l'enseignement du Bouddha, cache son identité féminine pour vivre au monastère. Un jour, une femme accuse Kinh d'être le père de son enfant. La jeune novice fait face à un cruel dilemme : prouver son innocence en dévoilant sa véritable identité, ou subir de violentes réprimandes.

Un conte qui traite de compassion, d'amour, de courage, de cruauté, de patience. Plus qu'une leçon féministe, plutôt une vision humaniste, vaste et sereine, et sans affectation, sans distinction non plus entre le « moi » et « eux ». Le lecteur familier avec les traditions populaires asiatiques verra dans le personnage de Kinh Tam une émanation, dirions-nous, du célèbre Avalokiteshvara bouddhique, connu en Chine sous le nom de Guan Yin, au Japon sous le nom de Kannon et au Vietnam sous le nom de Quan Âm. Cet être noble et archétypal qui « écoute attentivement les pleurs du monde », symbole d'amour et de compréhension.

Les contes comme ça font du bien, il faut le dire. Et le livre semble d'autant plus pertinent quand on connaît un peu l'auteur. Son combat sans relâche pour la paix dans le monde, entamé pendant la guerre du Vietnam, lui a valu d'être proposé par Martin Luther King pour le prix Nobel de la paix dans les années 1960. Depuis, il écrit abondamment (on compte des dizaines d'ouvrages) et

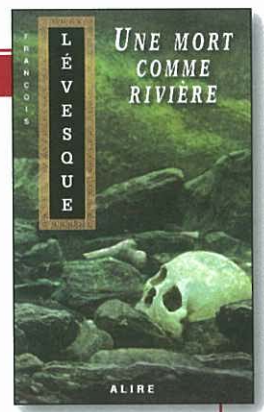
Une mort comme rivière boucle la trilogie des *Carnets de Francis*, commencée en 2009 avec *L'automne écarlate*, qui fut suivi par *Les visages de la vengeance* en 2010. François Lévesque s'inspire terriblement du cinéma d'horreur pour écrire ses romans noirs. Il est d'ailleurs critique cinématographique au *Devoir* et pour Médiaparc. Cette passion pour les films d'épouvante crève les yeux dans *Une mort comme rivière*, qui est littéralement un hommage à Roman Polanski et à ses films *Répulsion* et *Le locataire*.

Dans le dernier tome de la trilogie, Francis, le personnage principal, a une trentaine d'années ; il est contraint malgré lui de revenir à Saint-Clovis, petit village sinistrement accablé de souvenirs. Habitant chez sa défunte tante pendant son court séjour, il apprend quelques renseignements sur son histoire familiale qui l'amèneront à déterrer les morts et leurs secrets, son exutoire espéré. Ensuite, l'auteur fait un retour dans le temps et nous présente Francis, fraîchement sorti de pédopsychiatrie où il a passé sept ans à tenter de comprendre et d'exorciser ce qui l'habite. Poursuivi par une vie de famille vésanique, le jeune homme essaie de faire taire ses démons avec les bruits de la ville : il déménage à Montréal, où ses « absences » peuvent passer inaperçues. On le verra errer dans les dédales de cette jungle citadine qui deviendra le théâtre de son aliénation et de sa vaine résilience.

Pour dire adieu à son personnage, François Lévesque crache sa verve délirante et s'enfonce profondément dans sa folie. Il crée une ambiance inquiétante dans laquelle il est impossible de distinguer le vrai du faux. Le lecteur lui-même ne sait plus lire (vivre) la réalité ni le cauchemar. Cette incompréhension est dérangement, mais le récit est axé sur l'expérience du sociopathe, François Lévesque s'attaquant à une démonstration troublante de la maladie mentale vue de l'intérieur. On découvre ainsi différentes facettes de la Bête, dans des dialogues (monologues) décousus et criants de non-sens.

Une mort comme rivière est jalonné d'images fortes et de personnifications réussies et crédibles. À la lecture, on se sent aspiré par ce tourbillon de folie qui réussit à trouver son apogée et son dénouement dans une fin bien ancrée dans la réalité, satisfaisante.

Julie Pelletier



François Lévesque

UNE MORT COMME RIVIÈRE

Alire, Québec, 2012, 370 p. ; 14,95 \$

enseigne un peu partout, notamment au Village des Pruniers, qu'il a fondé en Dordogne. Son approche non sectaire et éminemment pragmatique (des conseils applicables au quotidien par tout un chacun) a fait de Thich Nhat Hanh l'un des maîtres bouddhistes les plus appréciés en Occident. On peut s'en rendre compte dans les dernières pages de ce petit livre, particulièrement touchantes. On croyait avoir affaire à un conte un peu facile, mais quand on lit ce témoignage en annexe, on a soudainement envie de relire *Le novice*.

Comme lecture complémentaire, on suggérera du même auteur *L'esprit d'amour* (Pocket, 2007), émouvant mélange de récit et d'enseignement, qui

traite entre autres de « la présence sensuelle au monde, du détachement des notions et des dogmes, de l'interrelation profonde entre toutes choses ». Encore et surtout, on conseillera *Sur les traces de Siddharta* (Pocket, 1998), qui nous semble être la meilleure biographie qui soit du Bouddha, débarrassée des enjolivures de la légende. Thich Nhat Hanh, érudit, y utilise des sources palies, sanscrites et chinoises pour restituer un roman historique plein d'une rare humanité.

Vincent Thibault

Marie Hélène Poitras
GRIFFINTOWN

Alto, Québec, 2012, 210 p. ; 22,95 \$

Le patron des écuries de Griffintown est retrouvé assassiné. Tout porte à croire que le meurtre a été commandité par un mafieux ayant l'ambition de réaménager le village fantôme en complexe immobilier huppé. Or l'intérêt pour ce crime est vite relégué à l'arrière-plan. La prémisse, sordide, sert plutôt de prétexte à une étude de mœurs bien plus convaincante sur les cochers urbains.

Marie Hélène Poitras se met donc plus efficacement au service d'une intention presque documentaire : nous faire découvrir un milieu peu connu qu'elle a eu